Théâtre National de Bretagne

Direction Arthur Nauzyciel

VINCENT MACAIGNE

REVUE DE PRESSE

THÉÂTRE

VINCENT MACAIGNE

S'il signe son premier film – *Pour le réconfort*, le 25 octobre –, l'acteur Vincent Macaigne ne renonce pas pour autant au théâtre. *Je suis un pays* et *En manque* débouleront à la fin du Festival d'automne avec leur cortège de fureur politico-sociale et de lyrisme déglingué. *Je suis un pays* serait un conte gothique aux allures de comédie burlesque… engagée. Il n'a peur de rien : ni de mettre au quotidien Shakespeare ou Tchekhov, ni de pousser ses comédiens jusqu'à la rage. Chacune de ses créations est une bouffée d'oxygène dans nos mesquines et hypocrites certitudes.

| *Je suis un pays,* du 25 novembre au 8 décembre, Nanterre-Amandiers (92) ; *En manque,* du 14 au 22 décembre, La Villette, Paris 19e.

TÉLÉRAMA – SAM 14 10 2017

Télérama
MERCREDI 11 OCTOBRE 2017
HEBDOMADAIRE | FR 2,80 €
BEL. LUX 3,40 € | DOM 5,30 €
CH 5,20 FS | MAR 41 MAD
CPPAP N° 0621C80864
N° 3535
DU 14 AU 20 OCTOBRE 2017
ACTEUR,
RÉALISATEUR,
AUTEUR...
VINCENT MACAIGNE
L'ÉTAT DE GRÂCE

Il joue dans Le Sens de la fête, *sort son premier film et crée deux pièces de théâtre. Politique, amitié, littérature… il convertit tout en énergie. Sacré bosseur, ce paresseux !*

Vincent Macaigne

Propos recueillis par Jérémie Couston
Photos Jean-François Robert pour Télérama

Intarissable, infatigable, incontournable. Cet automne sortira en salles le premier long métrage du bouillonnant Vincent Macaigne, *Pour le réconfort*, radical, hurleur et librement inspiré de Tchekhov. Il est aussi au générique, comme acteur, de la nouvelle comédie d'Eric Toledano et Olivier Nakache, *Le Sens de la fête*, et bientôt dans les films d'Anne Fontaine *(Marvin)* et de Samuel Benchetrit *(Chien)*. A l'affiche également, pas moins de deux créations théâtrales au Festival d'automne à Paris, *En manque* et *Je suis un pays*, où il interroge les rêves d'une jeunesse déboussolée dans un monde dominé par la cupidité et les vieillards. Avec le même bazar sur le plateau : acteurs en furie et débraillés, explosions et inondations, musique à fond. A 38 ans, cet homme pressé mène-t-il toujours un combat contre le temps qui file, la norme et la tiédeur ? Il s'en défend, préférant *« tendre la main »* à ses spectateurs et leur redonner le goût de l'espérance en des temps meilleurs.

Vous avez dit être paresseux. C'est vrai ce mensonge ?

Ah oui ! Je pourrais facilement ne rien faire de mes journées. Mais j'ai trouvé une activité qui me fait vivre et me permet de m'exprimer. Alors je me suis mis à travailler. Beaucoup. Si je n'avais pas d'échéances, je ne finirais rien. J'attends toujours le dernier moment pour m'y mettre. J'ai du mal à m'organiser. Parfois, j'accepte un film pour éviter d'avoir à écrire la pièce dont les répétitions commencent le mois suivant. Et je suis obligé de faire des nuits blanches pour compenser. Je ne crois pas que mon travail a une valeur assez grande pour m'autoriser à en faire très peu.

Avec l'expérience, ne devient-on pas plus confiant ?

Ou conscient de ses limites. A chaque spectacle, je demande en vain à annuler ou à déplacer la première, convaincu que rien n'est prêt, qu'on court à la catastrophe. Les quelques personnes extérieures qui assistent aux répétitions sont généralement du même avis. Mais le lendemain, devant le public, le spectacle prend du sens. La vitalité qui vient de la salle entre en dialogue avec la scène. Exactement comme à la fin du film *Shakespeare in love* [John Madden, 1998, ndlr], quand ils sont en train de créer *Roméo et Juliette* et que tout se passe mal. Mais Shakespeare rassure sa troupe et lui dit que tout va se mettre en place avec le public. Et c'est vrai : il y a un état de grâce qui naît de la rencontre avec les spectateurs.

Des spectateurs que vous avez pris l'habitude de malmener, voire d'agresser…

Au niveau des décibels, d'accord. Mais je réfute le terme d'agression. J'essaie de créer du mouvement, de l'énergie. Pour moi, les spectacles sans mouvement sont aussi une forme d'agression. Quand on va voir un concert, ce n'est pas agressif, il y a une énergie de la musique, et les décibels qui vont avec. Alors, oui, mes acteurs crient souvent très fort. Mais ils chuchotent aussi. J'aime cette dynamique, avec différents niveaux sonores. S'ils parlaient normalement, on aurait l'impression qu'ils donnent des leçons. Mes acteurs crient parce qu'ils sont inquiets, en colère, pas sûrs d'eux, dans un état de confusion lié à la jeunesse. Ils n'ont pas encore acquis la sagesse ou la résignation des adultes. »»»

1978
Naissance à Paris.

1999
Entre au Conservatoire et suit notamment les cours de Joël Jouanneau.

2011
Au moins j'aurai laissé un beau cadavre, d'après *Hamlet*, de William Shakespeare, et *Un monde sans femmes*, de Guillaume Brac.

2013
Il est le seul acteur à avoir trois films présentés à Cannes : *La Fille du 14 juillet*, d'Antonin Peretjatko, *La Bataille de Solférino*, de Justine Triet, *2 Automnes 3 hivers*, de Sébastien Betbeder.

2014
Idiot ! Parce que nous aurions dû nous aimer, d'après *L'Idiot*, de Dostoïevski, et *Tonnerre*, de Guillaume Brac.

»» Vous n'avez pas peur de perdre en route les habitués d'un théâtre moins tonitruant ?

Souvent, les gens ont peur de mes spectacles ou de mes films avant d'y aller, mais en sortant, qu'ils aient aimé ou non, ils ont envie d'en parler entre eux. Je fais des pièces pour demander de l'aide. A des gens qui en savent plus que moi. C'est presque une situation de catharsis. Je leur dis *« venez et parlons-nous »*. A la fin de *Je suis un pays*, il y a une sorte de fête, les spectateurs restent et je leur offre une bière. Je n'ai pas grand-chose d'autre à leur proposer : des bières et un débat. Faire du cinéma ou du théâtre, c'est d'abord se rencontrer les uns les autres. Je ne veux pas que tout le monde aime, mais que chacun puisse y trouver à réfléchir. Pour créer les conditions de la réflexion, j'ai choisi une forme énergique.

Avec des mises en scène spectaculaires, des décors réduits en miettes…

C'est important de faire quelque chose de plus grand que nature, qui dépasse un peu les limites. Surtout quand on travaille dans le théâtre public. J'ai une responsabilité vis-à-vis du contribuable, il faut que l'argent soit sur scène, pas dans ma poche. Et c'est vrai que j'aime bien les tours de magie, les trucages, les décors délirants. Ils me permettent aussi de capter ou de relâcher l'attention du public, pour que ce ne soit pas trop laborieux à suivre.

Pour divertir ?

J'appelle ça tendre la main.

Vos pièces durent souvent plus de trois heures, est-ce pour tendre la main plus longtemps ? Ou pour assener un message ?

C'est vraiment lié à la dramaturgie. Au cinéma comme au théâtre, certaines œuvres ne font qu'une heure dix mais semblent durer une éternité. Quand on fait des spectacles un peu lourds en termes de logistique, c'est plus facile de les installer dans la durée. Dans mes pièces, je cherche à liquéfier le temps, pour permettre aux spectateurs d'entrer dans un autre espace-temps, celui du théâtre. En un sens, il est plus facile de monter des pièces longues que des pièces courtes. Et puis, sur un spectacle de trois heures, si nous jouons mal pendant une heure, il reste deux heures pour bien jouer. [Rires.]

Vous avez déjà adapté Molière, Shakespeare et Dostoïevski. Votre premier film, *Pour le réconfort*, est inspiré de *La Cerisaie*, de Tchekhov. Quel rapport entretenez-vous avec les grands auteurs ?

Je n'ai pas adapté Shakespeare mais *Amletus*, le conte original danois dont il s'est inspiré pour *Hamlet*. Je n'ai d'ailleurs gardé de Shakespeare que la tirade *« être ou ne pas être »*. Molière a aussi emprunté l'argument de *Dom Juan* à la pièce d'un Espagnol, Tirso de Molina. Ces textes existent, il n'y a pas de raison de ne pas s'en emparer. Pourquoi serions-nous sommés d'être respectueux ? Chacun est libre de prendre un tee-shirt pour en faire un torchon. Molière, Racine, Shakespeare, la Genèse appartiennent à tous. Nous en avons hérité. Je les considère comme des partenaires de réflexion, qui vont m'aider à faire mes spectacles. Je ne pense pas les trahir. D'ailleurs, je ne les adapte jamais, je m'en inspire. Je considère ces auteurs comme des camarades qui me parlent à l'oreille, me soutiennent, et à qui je réponds. J'ai un grand respect pour eux.

Pourquoi vous appuyer sur ces textes puisque vous n'en gardez presque rien ?

J'essaie de capter chez ces auteurs l'énergie qui était la leur avant qu'ils ne deviennent des classiques. Quand elles ont été montées au théâtre, après la Seconde Guerre mondiale, les œuvres de Dostoïevski ou de Tchekhov ont été considérées comme des réflexions sur un monde en reconstruction, alors qu'elles étaient des œuvres d'avant guerre, des cris d'alarme sur une Europe en pleine mutation. Ces auteurs assistaient à la naissance d'une société qu'ils ne comprenaient pas. Je me trouve dans la même situation face au monde d'aujourd'hui. Cet été, pendant les répétitions de *Je suis un pays*, j'ai reçu une alerte sur mon téléphone annonçant que les scientifiques du Cern [Organisation européenne pour la recherche nucléaire, ndlr] avaient fait trembler l'espace-temps. C'est complètement délirant.

Les artistes aident-ils à comprendre le monde ?

Je ne suis pas certain d'en être capable. Mais, pour ma part, j'essaie de redonner un peu d'espoir.

Dans l'avenir ? La politique ?

Oui. Pour ne pas s'enfermer dans une logique de haine de l'autre, de repli sur soi. Quand j'étais en Amérique du Sud, je travaillais avec des acteurs brésiliens et chiliens. Et j'en suis revenu ragaillardi. Les gens que je croisais là-bas avaient des vies moins faciles que les nôtres, mais ils avaient espoir que leurs enfants aient une vie meilleure que la leur. En Europe, on peut croire parfois que la vie de nos enfants va être moins bonne que la nôtre. Ce qu'on appelle la crise ou la dépression vient de la perte d'espoir. Finalement, dans ces pays où la vie est très dure, j'ai été étonné de cette joie, de cet optimisme.

Quelles sont, à vos yeux, les raisons d'espérer en des temps meilleurs ?

La politique culturelle de notre pays, par exemple. Après la Seconde Guerre mondiale, on a voulu offrir la culture au plus grand nombre en baissant le prix des places de théâtre. Le pari de la décentralisation aussi est sublime. Le fait de croire que partout en France les gens puissent s'intéresser ou être émus par des auteurs pointus. Le cinéma a un peu perdu ça de vue. Combien de fois ai-je entendu des professionnels me dire : *« Tel film ne marchera pas dans telle ville de province. »* Comme s'il existait deux publics… Le théâtre n'a pas encore fait cette distinction. Le metteur en scène Julien Gosselin fait tourner *Les Particules élémentaires* depuis quatre ans à raison de huit cents ou neuf cents spectateurs par soir, ça commence à faire pas mal de personnes motivées pour voir un spectacle de quatre heures sur l'individualisme ! Le public français est de loin le plus curieux d'Europe. Dès qu'une pièce étrangère se monte, il accourt. A une époque réactionnaire comme la nôtre, c'est plutôt un signe encourageant, non ?

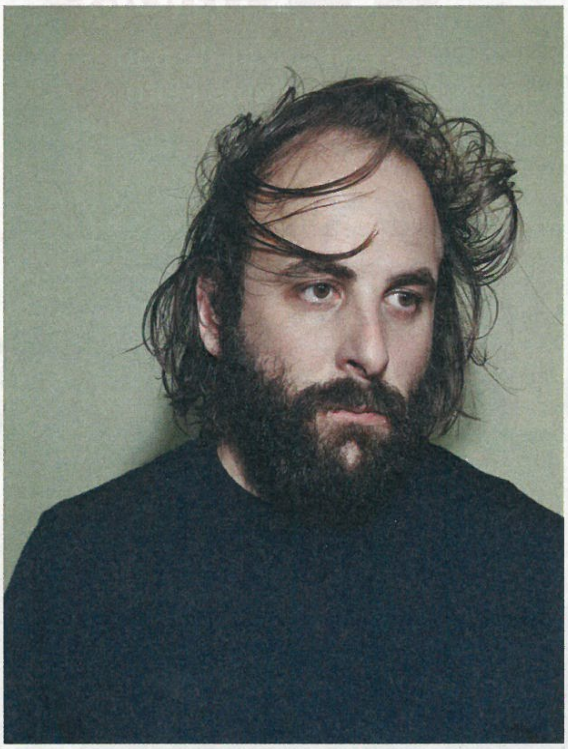
Vous parlez rarement de votre famille ; pourquoi ?

Mon père a fait toute sa carrière dans le secteur commercial, il travaillait dans les codes-barres. Ma mère, peintre d'origine iranienne, vient d'une famille très politisée qui a combattu Khomeyni. Mais je n'ai jamais voulu utiliser cette histoire familiale pour justifier la colère ou la violence qu'on peut déceler dans mes »

À VOIR

Pour le réconfort, de Vincent Macaigne, en salles le 25 octobre.
Le Sens de la fête, d'Eric Toledano et Olivier Nakache, en salles.
Je suis un pays, de Vincent Macaigne, du 25 novembre au 8 décembre, Théâtre des Amandiers, Nanterre (92). www.nanterre-amandiers.com
En manque, de Vincent Macaigne, du 14 au 22 décembre, Grande Halle de la Villette, Paris 19e. www.lavillette.com

»» pièces. Je suis né à Paris trois mois avant la chute du chah et j'ai grandi dans une ambiance particulière. Des membres de ma famille iranienne disparaissaient chaque année. Grâce à mes cousins, qui étaient sur les listes des ennemis du régime et étaient de vrais résistants, j'ai aussi appris ce qu'était l'héroïsme. Mes parents ont divorcé quand j'avais 14 ans, après des années de conflit. J'ai vécu dans un état de guerre intime, commun à plein de gens, et avec l'idée d'une autre guerre, la vraie, au loin, en Iran. Cette double violence m'a très certainement marqué. Mais toutes les vies sont tragiques. A La Rochelle ou à Téhéran. Je n'ai pas envie de faire de hiérarchie des catastrophes. Je n'aime pas les artistes ou les intellectuels qui justifient leur travail par leurs origines ou leur histoire personnelle.



«Je n'ai pas envie de devenir un acteur qui choisit ses rôles. Je trouve ça laid. J'ai envie de continuer à choisir des cinéastes.»

Quel genre d'élève étiez-vous? Très mauvais. Pour les notes et la discipline. J'ai fini dans le pire lycée de Paris, un endroit plutôt sympa, soit dit en passant. Bien plus que celui dans lequel j'avais commencé ma scolarité, l'un des meilleurs établissements de l'Est parisien, Saint-Michel de Picpus, où je n'ai pas été très heureux. Une vraie machine à broyer, limite fasciste. Les élèves, en particulier, m'ont terrorisé. Uniquement des fils de bourgeois destinés à HEC. On était jugés en permanence, par les profs, par les élèves. Avec cette obsession du classement, qui pousse les enfants à être cruels entre eux. J'étais le dernier de la classe, donc; évidemment, je l'ai mal vécu. Mais mon frère aîné était premier dans le même lycée, et lui aussi a mal vécu sa scolarité. C'était sans doute familial.

Avez-vous obtenu le bac? Oui, et juste après, je suis entré au Conservatoire, en préparant le concours tout seul. A cette époque, je galérais vraiment financièrement, je n'avais pas d'argent pour manger, je me nourrissais en volant les morceaux de sucre dans les cafés. J'étais maigre et heureux. Mais la première année au Conservatoire n'a pas été simple. Je n'avais pas vraiment compris qu'il s'agissait d'une école pour devenir acteur, avec des cours, des profs. Je pensais que c'était comme les Beaux-Arts ou la Femis, qu'on pouvait faire ce qu'on voulait, un peu de montage, un peu de mise en scène. J'étais encore considéré comme le rebelle de ma promo. Je me souviens d'une fête à laquelle je ne voulais évidemment pas me rendre, estimant n'avoir rien à dire à mes camarades. Ils ont insisté pour que je sois présent en me disant que même si je ne les aimais pas, eux m'aimaient. J'ai trouvé ça très beau, cette main tendue, et j'ai fini par m'intégrer au groupe, à me laisser malaxer. Très vite, j'ai commencé à mettre en scène mes pièces et à jouer dans celles des autres. Des rôles de pouvoir, assez violents, Richard III, Ajax, Platonov, qui ont donné envie au réalisateur Guillaume Brac de casser cette image un peu dure et de m'offrir le personnage de séducteur maladroit du *Naufragé* et d'*Un monde sans femmes*.

Un rôle de trentenaire dépressif qui vous a un peu collé à la peau, non? Quand j'ai commencé au cinéma, j'avais déjà mis en scène cinq pièces. Je n'avais aucun plan de carrière. Je me suis simplement mis à travailler avec les gens qui m'entouraient, par amitié. Je n'ai pas envie de devenir un acteur qui choisit ses rôles, je trouve ça laid. J'ai envie de continuer à choisir des cinéastes. J'espère simplement qu'ils vont me proposer des rôles différents. Quand je demande à un acteur de travailler avec moi, je lui demande de venir m'aider humainement à mener à terme cette aventure qui est la création d'une œuvre. Le rôle, le personnage, c'est presque secondaire. J'attends un peu la même chose des réalisateurs qui font appel à moi.

Quand Eric Toledano et Olivier Nakache, tenants d'un cinéma populaire, vous proposent *Le Sens de la fête*, ce n'est ni votre famille, ni votre génération... Je trouvais ça marrant de faire un film avec eux. Mon personnage n'est pas si différent de ceux que j'ai joués par le passé. Et le film est réussi. Les réalisateurs Justine Triet, Guillaume Brac ou Antonin Peretjatko appartiennent à ma génération, mais leur façon de travailler et même leur style sont aux antipodes les uns des autres. Si j'ai souvent interprété des trentenaires un peu paumés, c'est simplement le reflet de l'époque. Et de la situation dans laquelle nous vivons. Je trouve normal que ces cinéastes choisissent de raconter la vie des gens qui les entourent, et pas celle des traders. Si *La Loi de la jungle* a pour héros un stagiaire de 40 ans, c'est malheureusement que les stagiaires de 40 ans sont une réalité en France. Les gens s'imaginent que je suis un nanti parce que je fais du théâtre et du cinéma. Mais je vis toujours dans un studio à Belleville et j'ai parfois juste de quoi payer mon loyer. Je dis ça sans aigreur, sans me plaindre. Je ne suis pas en colère. Au contraire, j'ai choisi ce métier pour étreindre ●

Vincent Macaigne : « J'aime bousculer le public »

ENTRETIEN Son premier film, « Pour le réconfort », est en salle, il est à l'affiche du « Sens de la fête » et de « Marvin » et signe deux spectacles de théâtre. Qui est-il donc ?

PROPOS RECUEILLIS PAR
ARMELLE HÉLIOT
ET **ÉTIENNE SORIN**
aheliot@lefigaro.fr
esorin@lefigaro.fr

Très demandé au cinéma, chef de troupe et metteur en scène, réalisateur, il a des projets plein la tête. La notoriété ne l'a pas changé. Il est anxieux, s'interroge sur son art, voit le monde d'un regard circonspect, a le sentiment que sa génération est un peu sacrifiée. Cela ne l'empêche pas d'entreprendre.

LE FIGARO. – Vous êtes à l'affiche de deux films, votre premier long-métrage est en salle, vous mettez en scène deux spectacles et tournez *E-book* avec Olivier Assayas. Suractivité ?

Vincent MACAIGNE. – Je refuse plein de choses mais j'avais envie de tourner avec Olivier Assayas. C'est une sorte de comédie sur un éditeur à l'heure du numérique. Je joue un auteur qui a eu du succès à une certaine époque et qui en a moins.

Depuis plus de dix ans, vous montez des spectacles importants, discutés, mais on ne vous a pas revu à Avignon depuis 2011. Est-ce un choix ?

Avignon, ce sont plus des occasions manquées qu'un vrai choix. J'adorerais y revenir. Mais je n'ai pas cessé de faire du théâtre. J'ai créé une petite forme à la Ménagerie de verre, *En manque*, que j'ai retravaillée pour la Grande Halle de la Villette. J'ai mis en scène *Les Trois Sœurs* au Brésil. J'ai repris *Idiot !*. Avec *Je suis un pays*, je termine un cycle. Après ce spectacle, j'ai envie d'aller ailleurs. Mais je ne trouve pas l'argent pour monter *La Montagne magique*. Je vois le roman de Thomas Mann comme une chambre capitonnée dans une maison en feu qui pourrait être l'Europe ou la France. J'ai du mal à m'adapter au système de production actuel.

Pourquoi ?

Je pars beaucoup de l'espace. Mes spectacles ont un côté festif. J'aime bousculer le public, mettre la musique très fort. Claude Régy, lui, demande aux ouvreurs de chuchoter avec les spectateurs. Ce sont deux façons de réduire le fossé entre le théâtre et le monde extérieur. À Rio, j'ai créé *Les Trois Sœurs* dans une favela. Je m'entendais bien avec les gens du quartier et j'ai laissé les portes ouvertes pour mettre en scène la rue. Je ne pourrais pas refaire ce spectacle. S'adapter à un lieu demande beaucoup de jours de montage et ça grince.

Parlez-nous de *Je suis un pays*…

C'est une pièce que j'ai écrite très jeune. Un texte un peu fragile, une comédie burlesque qui devient une tragédie avec des rois qui ressemblent à Trump. Il y a quelque chose d'*Ubu roi*. Avant son élection, je regardais les vidéos de Trump comme celles d'un comique…

Quelle place tient l'exil dans votre vie et votre travail ?

Je le ressens à travers ma mère. En France, elle n'est pas française et en Iran, elle n'est pas iranienne. Elle ne reconnaît plus son pays natal. Cela m'a choqué quand je l'ai accompagnée là-bas. Je n'ai pas eu une enfance triste mais peut-être que l'héroïsme de ces gens qui mouraient pour leurs idées, j'essaie de le transposer au théâtre en tant que lieu de prise de parole extrême. Que signifie agir ou ne pas agir sur le monde ? J'ai tenté de faire ça dans un film avec *Pour le réconfort*.

« L'héroïsme de ces gens qui mouraient pour leurs idées, j'essaie de le transposer au théâtre en tant que lieu de prise de parole extrême »*, confie Vincent Macaigne *(ici mardi, à l'hôtel Le Petit Chomel, à Paris). J.-C. MARMARA / LE FIGARO

Vous êtes d'une génération de théâtre qui perce au cinéma. Une explication ?

Certains comédiens de théâtre jouent de façon plus moderne que bien des acteurs de cinéma. Comme Jean Rochefort, Philippe Noiret ou Michel Bouquet en leur temps. Mais le cinéma a toujours une fascination pour les acteurs naturels, instinctifs. Et moi aussi, au théâtre, j'aimerais faire un spectacle avec des vrais gens, comme ceux de Mohamed El Khatib ou Jérôme Bel. Dans *En manque*, je mets en scène une circassienne qui parle génialement.

Anne Fontaine est la première à vous donner de vrais rôles de composition avec *Les Innocentes* et *Marvin*…

Elle est venue me trouver. Anne, c'est une punk. Son cinéma ne l'est pas d'un point de vue formel mais ses films grincent à plein d'endroits. Les personnages sont libres de plein de choses et ce n'est pas si courant. Dans son cinéma comme dans la vie, elle est accueillante avec la fantaisie des autres.

***Le Sens de la fête* frise les 3 millions d'entrées. Êtes-vous un acteur populaire ?**

Quand Toledano et Nakache m'ont appelé, j'étais hyper étonné. Je les ai trouvés très drôles. Ils sont à l'affût de tous les accidents qui peuvent arriver sur un plateau. Ils réinventent le film chaque jour. Ils ont un amour extrême des acteurs tout en étant très pointus. La différence, ils la font au montage. Moi qui ai vraiment galéré à monter mon film, je ne comprends pas comment, avec autant de prises et d'improvisations, ils réussissent à faire un film aussi précis rythmiquement. Il faudrait leur demander une master class ! ■

« Je suis un pays », à Nanterre-Amandiers (92), du 25 novembre au 8 décembre, dans le cadre du Festival d'automne. Tél. : 01 46 14 70 00. Puis à La Colline (Paris XXe), du 31 mai au 17 juin 2018.
« En manque », à la Grande Halle de la Villette (Paris XIXe), du 14 au 22 décembre. Tél. : 01 40 03 75 75.

VINCENT MACAIGNE

L'INTERVIEW RECTO...

INTERVIEW ET PHOTOS / MATTHIEU CHAUVEAU POUR KOSTAR

Au cinéma comme au théâtre, votre actualité est riche. Seriez-vous, en réalité, un gros bosseur ? ■ C'est une question qu'on me pose souvent (sourire). J'aime bien travailler mais je ne le vis pas comme un travail. En ce moment, je suis très actif, c'est vrai… Un moment qui dure depuis 10 ans !

Votre film *Pour le réconfort* a été tourné en 2013. Pourquoi un montage aussi long ? ■ Quand j'ai tourné, je m'étais dit que j'en ferais une sorte de labo. J'ai presque réécrit le film au montage. Bizarrement, cela m'a pris beaucoup de temps pour faire un film qui a l'air brut, simple.

Films d'auteur ou films grand public ? ■ Je ne me pose pas la question. *Le sens de la fête* était une super aventure. Ce qui change par rapport à d'autres films plus indépendants c'est, pour être un peu vulgaire, le salaire et la cantine. Mais Nakache et Toledano ont une vraie exigence dans leur travail.

Cinéma ou théâtre ? ■ En tant qu'acteur, je préfère vraiment le cinéma. Au théâtre, la prise de parole est très autoritaire. Alors qu'au cinéma, j'ai l'impression de pouvoir tenter plus de choses.

Vous êtes artiste associé au TNB. Heureux ? ■ Très. Arthur Nauzyciel, le directeur, a toujours été présent au moment où il me fallait de l'aide pour mes projets. J'espère créer des choses sur le terrain à Rennes : intervenir auprès d'élèves, faire des coprod' avec le TNB.

Dans votre film comme dans vos pièces, le désenchantement de la jeunesse semble une obsession… ■ Je préfère parler d'un rêve cassé. Ça a rapport à la France et à l'héroïsme. Comment agir et prendre en main un territoire ? Je suis d'origine iranienne et j'ai grandi avec l'idée de révolution, de résistance. ■

EN MANQUE - VINCENT MACAIGNE, 7 AU 9 FÉVRIER, LIEU UNIQUE, NANTES